

## TROISIÈME CHAPITRE

### **Landy pique une colère**

14

Le lendemain matin, à neuf heures, Landy et son adjoint se garaient aux abords du cimetière principal et allaient se joindre aux personnes assistant aux funérailles d'Alexis Malvalet. Le prêtre, officiant à la cathédrale Saint-Matthieu, et les quatre enfants de chœur, s'étaient regroupés près de l'imposante tombe en marbre gris encore ouverte. A côté d'eux, la veuve éplorée portait un tailleur de cuir noir, cintré à la taille, qui mettait ses courbes en valeur et accentuait la longueur de ses jambes.

– J'aime les femmes aux longues jambes gainées de bas résille, soupira Jack, ému.

– Drôle de tenue pour une veuve, laissa tomber Landy sur un ton moralisateur.

Le suicide de Malvalet paraissant avoir un lien avec les meurtres de Garini et de Joras les deux policiers étaient venus observer, de près, les membres de la famille, les amis, les voisins ; ceux-ci défilèrent l'un après l'autre devant la tombe, jetant une poignée de terre sur le couvercle du cercueil, esquissant un signe de croix. L'amoncellement de gerbes fleuries, de corbeilles et de couronnes était impressionnant et sur de larges rubans de satin mauve s'étalaient en lettres dorées : A mon époux adoré ! A notre cousin chéri ! A mon cher frère ! A notre voisin préféré !

– Je n'ai jamais vu un homme aussi regretté, dit Jack qui renifla. C'est tellement émouvant.

– Ils ne sont là que pour l'héritage, gronda Landy. Vous êtes le type le plus crédule que je connaisse.

La cérémonie tirant à sa fin, les policiers reprirent leur voiture pour gagner, de l'autre côté de la ville, la vieille église Sainte-Thérèse où avait lieu, à dix heures trente, une simple bénédiction pour la défunte Hélène Joras. Parmi les rares personnes présentes, on reconnaissait madame Dejonc, l'auxiliaire de la médiathèque, les voisins – le couple d'octogénaires qui avaient donné l'alerte – et Feugier, le policier qui avait découvert le corps.

Jack réprima un éternuement. La fraîcheur extérieure n'était rien comparée à la température glaciale de cette vieille église où la moisissure noircissait les murs. Le monologue du prêtre fut bref

55

et, très vite, l'église se vida. Assis sur un banc, Landy et Jack les observèrent tandis qu'ils défilaient dans l'allée centrale, mains jointes et tête baissée, derrière le modeste cercueil de bois blanc.

– On arrête lequel ? ironisa le jeune adjoint. Notre gentil flic ou les deux vieux ? Puisqu'on a chacun une paire de menottes ça devrait faire l'affaire.

– Et pourquoi pas madame Dejonc ? répondit Landy avec un haussement d'épaules.

– Madame Dejonc ?! (Jack parut outré.) Elle qui vous a offert sa carte de visite avec son numéro de téléphone personnel ! Et en plus, au dos, elle a inscrit son prénom « Audrey » de sa douce main blanche. Sans oublier quelques gouttes de son parfum. Mmm, j'en ai pris plein les narines.

Voyant l'air surpris de son supérieur, Jack s'empressa d'ajouter : Vous aviez laissée la carte à côté de la lampe sur votre bureau, sans doute pour ne pas l'égarer. (Il eut un petit sourire narquois.) Ah, Audrey, quel joli prénom !

Landy n'en crut pas ses oreilles.

– Vous n'allez pas me faire une scène de jalousie, Jack ?

– Non, chef, votre Audrey c'est pas mon genre de nana. Moi, je les préfère avec...

– Oui, je sais, de longues jambes gainées de bas résille. Vous vous répétez.

Les policiers étaient sortis de l'église en dernier. Le curé et les rares visiteurs entouraient déjà la tombe située à l'entrée du vieux cimetière, à proximité du presbytère.

– On les rejoint, chef ? J'aime bien quand le curé récite le psaume 23, c'est mon préféré.

– Et puis quoi encore ! Il y a un bistrot à deux pas de la boutique du fleuriste, on va aller y aller, ça me changera les idées. La matinée n'est pas encore terminée que j'ai déjà l'impression d'une journée qui s'éternise.

– Personne n'apprécie les enterrements, chef ! philosopha Jack.

– Je sais, et ce n'est pas prêt de changer.

Il n'y avait que quelques habitués en train de taper le carton « Chez Pierrot » quand les deux hommes entrèrent se mettre au chaud. Ils commandèrent une boisson chaude et, tout en sirotant son café, Jack évoqua « les files d'attente aux caisses du supermarché qui gâchaient le plaisir de faire ses courses entre dix-neuf et vingt heures », dixit son épouse, Muriel.

Ce à quoi Landy répondit que les magasins étaient très souvent ouverts le dimanche matin dès huit heures !

Ce à quoi Jack rétorqua que le jour du seigneur était réservé à la grasse matinée !

Vingt minutes plus tard, les deux policiers étaient en train de sortir du bistrot quand une sonnerie de téléphone se fit entendre. Avec un bel ensemble, chacun récupéra son mobile dans la poche intérieure de son blouson.

– C'est le mien, Jack ! Allo? Landy à l'appareil... Oui, Ben, je vous écoute... Okay, on arrive. Jack, on rentre à la maison, Ben veut nous voir. Et changez de sonnerie !

– Je sens qu'on va encore crever de faim jusqu'à plus d'heure, grommela Jack qui pianota sur le clavier de son mobile – la musique du dernier Fast and Furious ou celle du dernier James Bond ?  
– tout en suivant son supérieur pour reprendre la voiture.

De retour au commissariat, Landy et Jack se rendirent directement aux archives. Assis à une large table, Ben était plongé dans des vieux classeurs aux pages jaunies. Derrière lui une ouverture sans porte permettait l'accès à des rayonnages remplis de dossiers couvrant les cinq dernières années. Deux femmes s'y affairaient dans le plus profond silence, ce qui rendait l'atmosphère plus détendue quand il fallait côtoyer l'archiviste à longueur de journée.

Quand il aperçut ses collègues, Ben se leva et les accueillit de son habituel air bougon.

– J'ai étudié en détail les relevés bancaires que vous êtes venus jeter sur ma table hier soir, Landy, et qui couvrent les deux dernières années de Garini. (Ben souleva ses épais sourcils grisonnants.) La petite note que vous avez rajoutée à la main précisait qu'il « serait » un ancien cambrioleur ? Un ancien de la cambriole ça n'existe pas. Ou le type est actif et discret, ou bien il est mort.

– On ira pas loin avec ça, conclut Jack, qui se fit remettre sèchement à sa place par l'Aide-mémoire.

– Vous êtes venus me voir uniquement pour me contredire ?

Landy intervint avant que Jack, qui ouvrait à nouveau la bouche, ne fasse empirer les choses.

– Nous vous écoutons, Ben. Continuez !

L'archiviste fusilla Jack du regard et reprit :

– Pour les petites sommes d'argent liquide on ne pourra rien en tirer. Par contre, j'ai surligné en jaune deux sommes importantes, toujours en liquide : six mille cinq cents euros et deux mille sept cents euros. En fait, ce sont les dates mentionnées sur les relevés bancaires qui m'ont rafraîchi la mémoire. Les faits remontent à près de huit mois. Il y avait eu un cambriolage chez un certain Antoine Deray. D'ailleurs j'ai ressorti le dossier complet et voici la liste des objets de valeur qui avaient été dérobés.

Ben tendit à Landy un feuillet sur lequel étaient notés un tableau flamand de Vanneste : valeur approximative de neuf mille euros ; une sculpture de Komrenz, valeur estimée à quatre mille cinq cents euros.

– Cela ne me rappelle rien, dit Landy qui parut perplexe. Pourtant, ça devrait : un tableau,

une sculpture, l'ensemble représente une assez jolie somme.

– Vous étiez parti en vacances chez des amis en Nouvelle-Zélande, répondit Ben. Et Jack avait dû s'arrêter pour s'être fracturé la cheville en ratant un plongeon à la piscine municipale. Il l'avait d'ailleurs fait passer en arrêt de travail.

Jack s'apprêtait à dire son fait à Ben quand il reçut un coup de coude dans les côtes. Il jeta un regard noir à son supérieur.

– Qu'est-ce qui vous a fait penser à Deray, Ben ? Vous semblez sûr de vous.

– Les dates et les sommes, ça correspond. En tout cas le voleur savait parfaitement quoi prendre et il avait emporté de belles copies chinoises qui valaient pas mal d'argent. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'un familier des lieux. Avec l'équipe on s'était penché sur ce point précis, mais sans obtenir de résultat.

On avait d'abord éliminé l'entourage proche puisque les Deray n'avaient plus de famille, et le père et le fils n'étaient pas des gens très sociables. Ensuite on s'était intéressé aux travaux qui avaient été effectués sur leur maison, deux mois avant le cambriolage : la toiture avait été refaite à neuve et certaines fenêtres changées par des artisans. On avait tout vérifié, y compris la petite entreprise de maçonnerie Garini, eh oui ! Garini avait envoyé un devis mais le père Deray avait choisi quelqu'un d'autre, sans doute moins cher. Au final, ça n'a rien donné et on a dû classer le dossier. A ce moment-là vous et Jack étiez occupés avec les braquages des succursales de la banque Montereau.

– La perquise chez Garini n'a rien donné du tout, fit remarquer Jack qui s'énerma : D'accord, supposons que le cambriolage chez ce Deray c'était Garini. Voilà, c'est terminé, on peut classer ce dossier-là pour de bon. Mais quel rapport avec son meurtre ? Aucun. Et puis si on commence à tout mélanger on ne va plus s'en sortir.

Landy acquiesça d'un signe de tête. Son adjoint avait raison : avec deux meurtres, il était inutile de rajouter un cambriolage qui remontait à plusieurs mois.

Ben referma le dossier Deray et le remit à Landy avec les relevés bancaires.

– C'est votre enquête pas la mienne.

Landy comprit que sa présence et celle de Jack n'étaient plus utiles. Il s'apprêtait à quitter les archives, Jack sur ses talons lorsque Ben leur lança :

– Tous les objets volés ne sont pas sur la liste que je vous ai remise, ce sont ceux qui avaient le plus de valeur. Il y avait aussi quelques bijoux et des livres. Non, un seul livre. (Tout en parlant Ben récupéra un carton poussiéreux qu'il déposa sur sa table.) Le cambrioleur s'était contenté d'embarquer un seul ouvrage chez Deray. Pour un peu ça m'aurait fait sourire.

Landy fit volte-face si brusquement que Jack faillit le heurter de plein fouet :

– Un livre ? Vous savez le titre, l'auteur ?

Ben venait d'ouvrir le carton et y plongeait déjà la main, il vociféra.

– Et puis quoi encore ? Vous croyez que je n'ai que ça à faire de fouiller dans les rayons pour résoudre les enquêtes à votre place ?

Jack et Landy préférèrent ne pas insister et quittèrent les Archives.

– Quel mauvais caractère, dit Jack tandis qu'ils traversaient le couloir pour gagner le bureau de Landy. Depuis quatre ans que j'ai atterri dans ce commissariat, je ne l'ai jamais aperçu en compagnie d'une femme. C'est vrai qu'il faudrait être une gonzesse sacrément motivée pour aborder le vieux Ben. Vous ne croyez pas ?

– Il en est à son troisième divorce.

– Ah, quand même ! Remarquez que je comprends les femmes. Déjà la mienne, je me demande parfois comment elle peut me supporter, surtout quand je reviens du foot avec mes potes. Si notre équipe a gagné, elle nous entend chanter « We are the champions » depuis le bout de l'avenue, et ça fait hurler les voisins. Ils aiment pas le foot alors ils en profitent pour se plaindre. Ouais, c'est pas toujours facile pour nos femmes.

Land se retint de faire le moindre commentaire. Pourtant, il n'en pensait pas moins.

Suzie s'était contentée d'un repas vite préparé – salade, jambon et chips, fruit – avant de se remettre au travail. Son livre n'avancait pas aussi vite qu'elle l'espérait et, depuis plusieurs semaines, elle avait dû renoncer à ses sorties préférées : le cinéma et le lèche-vitrines.

Elle venait de terminer un nouveau paragraphe qui ne la satisfaisait que moyennement quand, subitement, un homme se matérialisa sur le tapis du salon. Aucun doute sur le sexe – assez grand, plutôt carré d'épaules, les cheveux foncés frisés, presque crépus – toutefois son visage restait flou.

Elle comprit aussitôt.

– Vous êtes l'assassin.

Elle fit mine de se lever mais il se déplaça et bloqua l'accès à la porte du couloir.

– Restez assise. Je voudrais vous parler, vous faire comprendre ce qui m'a poussé à agir ainsi.

– L'argent ? suggéra Suzie. C'est souvent le premier motif invoqué.

Ses épaules s'affaissèrent, il parut bouleversé.

– Celui que je n'ai jamais eu ? Oui, vous avez raison. Les vêtements usés jusqu'à la trame, j'ai connu ça toute mon enfance. Pas d'argent non plus pour une poignée de bonbons ou un paquet d'images comme les autres gosses du quartier qui jouaient à se les échanger. A l'adolescence, ça a empiré. Je ne pouvais pas m'offrir un disque ou entrer dans un bar. Heureusement il y avait mes copains, toujours prêts à sortir un billet pour moi.

Pendant qu'il s'épanchait, Suzie observa les genoux décolorés du pantalon, les chaussures usées et le pull aux poignets détricotés par l'usage.

– Vos parents étaient pauvres ? interrogea-t-elle en se demandant comment abrégé cette conversation si insolite entre un auteur et son personnage.

Il parut amusé.

– Oh non, au contraire. Enfant, quand j'étais couché dans mon lit à la nuit tombée, je les imaginais en train d'occuper leurs soirées à compter et recompter leurs pièces d'or devant un grand coffre en bois.

– Je ne comprends pas ?

– Vous m'avez fait naître chez les pires avares que la Terre puisse porter.

Son regard s'était durci, ne lâchait plus Suzie qui serra ses mains l'une dans l'autre.

– ...Vous hériterez à leur mort, je suppose ?

– Ils sont déjà morts. Bon débarras !

Il y eut un silence. Suzie le ressentit comme une menace, elle n'avait pas tort.

– Où est l'argent ? s'écria soudain le tueur en s'approchant d'elle. Dites-moi où vous avez caché mon argent ? Rendez-le moi !

Suzie se leva si brusquement que sa chaise tomba à la renverse. L'assassin fit une autre enjambée, Suzie tira sur le câble, débranchant la prise, et l'ordinateur s'éteignit, le tueur s'effaça.

Pendant une poignée de secondes, la jeune femme resta pétrifiée, le cœur cognant dans sa poitrine. Puis filant dans le couloir, elle empoigna son manteau, ses clés et sortit, claquant la porte d'entrée derrière elle. Elle traversa la rue, franchit la grille du parc des Séquoias et se rua vers le premier banc à sa portée pour se laisser choir, ses jambes se dérobaient sous elle.

Les mains tremblantes, elle attendit que son rythme cardiaque ralentisse – *calme-toi, respire profondément* – et releva la tête pour contempler la façade rose de sa maison, les larges vitres qui laissaient transparaître les voilages en dentelle, la porte d'entrée toujours fermée.

Cette constatation stupide – personne ne pouvait ouvrir sa porte, elle seule avait les clés ! – lui fit reprendre ses esprits.

*La première fois il est apparu dans ma chambre. Tout à l'heure il se tenait debout, face à moi, il discutait avec moi. Pourquoi ? Qu'est-ce qui m'arrive ? On prétend qu'un auteur donne vie à ses personnages mais ce n'est qu'une façon de parler, ce n'est pas la réalité.*

– Bien le bonjour, Suzie ! Comment trouvez-vous cette belle journée d'avril ?

Suzie ne put s'empêcher de sursauter. Florent Marin se tenait devant elle, un aimable sourire sur le visage et son chien attendant sagement à ses côtés.

– Il est rare de vous voir dans le parc à cette heure de l'après-midi. Vous allez bien ?

Suzie tendit la main au chien qui vint se faire caresser.

– Je crois que oui. Même si mon amie Carine me dit que je devrais prendre l'air plus souvent. Elle prétend que je finirai par devenir aussi verdâtre que son papier peint.

Florent eut un petit rire.

– Vous devriez enfiler votre manteau, il fait un peu frais aujourd'hui.

Suzie suivit son conseil. Elle se couvrit et boutonna le manteau.

Florent ajouta :

– Par contre, vos pieds risquent de se refroidir.

C'est alors que Suzie réalisa qu'elle portait toujours ses chaussons bordés de fourrure.

– Oh non, j'ai oublié mes chaussures. Quelle sotte je fais !

Florent s'assit à côté d'elle sur le banc et détacha la laisse de son chien.

– Va te promener, Moussaillon, et ne fatigue pas tes vieux os.

Le chien parut avoir compris l'ordre de son maître et partit fureter autour des magnifiques séquoias.

– Je possède un petit jardin, dit Florent en posant la laisse en travers de ses genoux, mais le vétérinaire a conseillé un plus grand espace pour mon petit compagnon qui vient de fêter ses treize ans. (Florent posa un regard insistant sur Suzie.) Nous devrions tous profiter davantage de ce parc.

Suzie acquiesça. Elle sentit qu'elle se décrispait et ses yeux s'embruèrent.

– Il me semble vous avoir dit que j'étais psychologue, murmura Florent en lui tendant un mouchoir. Dites-moi tout : cela restera entre nous, je vous le promets.

Suzie s'essuya les yeux.

– C'est l'un des personnages de mon roman. Il devient de plus en plus présent au fur et à mesure que mon livre avance. Il est d'abord apparu la nuit et puis, tout à l'heure, en plein jour, il se tenait devant moi.

– Un gentil ou un méchant ?

Suzie lança à son voisin de banc un regard d'enfant prise en faute.

– Un méchant, c'est le meurtrier que j'ai créé. Il devient agressif, je commence à en avoir peur. Oh, je sais que c'est stupide de dire une chose pareille.

Florent sortit un mouchoir en papier d'une de ses poches et entreprit de nettoyer ses verres de myope.

– Notre subconscient fait parfois resurgir du passé une personne qui nous a laissé un mauvais souvenir et sur laquelle il est difficile de tirer un trait définitif. En plus, vous êtes un auteur donc votre subconscient utilise vos propres mots pour faire remonter cet « être » un peu particulier à votre pleine conscience. Laissez-le réapparaître du fin fond de votre mémoire, ne craignez pas de lui faire face et tout rentrera dans l'ordre. Il disparaîtra sous l'épaisse couche de poussière qui recouvre déjà les autres ombres de votre passé.

Etonnée par cette longue tirade, Suzie se tourna vers Florent.

– Je ne suis pas un cas unique, c'est ça ?

Il opina légèrement de la tête.



– C'est certain sinon je serais depuis longtemps au chômage. Quand je débute j'ai côtoyé un auteur qui avait créé une héroïne pour une série télévisée, une véritable peste, à qui il faisait traverser d'innombrables épreuves. Malgré tout, chaque épisode se terminait bien pour elle. Figurez-vous que cet homme avait vécu une enfance difficile, à cause de sa mère. A travers l'écriture il exorcisait ses mauvais souvenirs et cela lui faisait un bien fou. Contrairement à lui, nous manquons parfois de courage.

Suzie demeura un long moment en compagnie de Florent Marin et de Moussaillon puis ils décidèrent de regagner chacun leur maison. Alors qu'ils s'apprêtaient à se séparer, le psychologue prodigua un dernier encouragement à la jeune femme.

– Courage, Suzie, et vous verrez que tout s'arrangera.

Après avoir quitté l'Aide-Mémoire, Landy et son adjoint passèrent au bureau déposer les papiers récupérés. Un gargouillis se fit soudain entendre.

– Je crève de faim ! gronda Jack en se frottant le ventre. On avale un sandwich au troquet de la Grand-Place ou on va chez Hélios ?

Landy se rappela le plat surgelé dont il s'était contenté la veille.

– Chez Hélios. Ça fait un moment qu'on ne lui a pas rendu visite.

Les deux policiers sortirent du commissariat pour gagner, à pieds, le bar-restaurant « La Rocade », situé dans une rue adjacente. Le restaurant étalait sa large devanture bordeaux et ses grandes baies vitrées sur plusieurs mètres de longueur. L'intérieur était meublé de banquettes et de chaises en cuir noir qui donnaient une allure confortable à l'ensemble. Sur les murs, quelques photos en noir et blanc représentant de beaux paysages français étaient accrochées : une péniche sur le canal du Midi, l'abbaye de Sénanque entourée de champs de lavande, les falaises d'Etretat et ses plages de galets.

Quand les deux hommes entrèrent, une femme tout en rondeurs, les joues rougies par l'énergie qu'elle déployait, les accueillit d'un clin d'oeil complice.

– Votre table est libre ! leur lança-t-elle avant de poursuivre vers le fond de la salle, les bras chargés d'assiettes pleines à ras bord.

Landy et Jack avaient à peine pris place, l'un face à l'autre, qu'un homme, le ventre débordant sur sa ceinture, une épaisse moustache surmontant un large sourire, vint leur serrer la main.

– Comment vont mes anges gardiens ? Pas de gros tracas au boulot j'espère, sinon vous allez encore avaler des sandwiches et moi je finirai par fermer boutique.

Leur restaurant à peine inauguré, Hélios et son épouse Tina s'étaient trouvés aux prises avec un trio de voyous, tout juste sortis de prison, qui les avaient menacés de racket. Landy et son adjoint

étaient rapidement intervenus pour mettre un terme à ce genre de pratique et le trio était reparti derrière les barreaux. Les deux policiers étaient désormais accueillis à bras ouverts par le couple dès qu'ils franchissaient le seuil du restaurant.

– Parle pas boulot, Hélios, tu vas me couper l'appétit ! gronda Jack. C'est quoi le plat du jour ?

– Cassoulet cent pour cent cuisiné par la patronne. Ça vous va ?

– Okay, mais tu me rajoutes un coca.

Hélios regarda Landy en train de poser son blouson sur la banquette, la crosse de son arme à portée de main. Une mauvaise habitude qu'il n'arrivait pas à lui faire perdre.

– Fais pas fuir ma clientèle, Sylvère ! Pour toi aussi un cassoulet ?

– Oui, avec une bière blonde.

Le patron leur tourna le dos et repartit vers la cuisine.

– Il vous nomme toujours par votre prénom, fit remarquer Jack. Il y a une raison ?

– J'ai le même que son petit frère. Sauf que j'ai vingt kilos de moins que le « petit ».

Landy jeta un regard circulaire sur la salle. Il y avait les habitués : trois représentants reconnaissables à leurs mallettes publicitaires, un chauffeur de taxi – son véhicule l'attendait, garé un peu plus loin – et un couple de trentenaires. *(Il porte une alliance, elle n'en a pas ! se souvint le policier. Sans doute un couple à la petite semaine.)*

Deux jeunes hommes attablés à l'écart attirèrent son attention.

*Vingt-cinq ans environ, type européen. Ils portent des jeans, des chaussures de sécurité, ces gars-là travaillent sur un chantier. Bizarre ! Ils ont gardé leur veste pourtant il fait bon dans le restaurant.*

Hélios revint bientôt avec des assiettes remplies de haricots, saucisses et cuisses d'oies confites qu'il déposa devant chaque policier.

– Je rapporte le pain et les boissons !

Jack ferma les yeux pour humer le cassoulet. La seconde suivante, il secouait la tête, l'air désappointé.

– C'est pas ma femme que j'aurais dû épouser. Muriel cuisine la boîte de conserve à ravir et dès qu'elle ouvre un paquet de chips, elle se transforme en cordon bleu.

Ces propos surprirent Landy. Son adjoint s'était déjà fait taquiner par ses collègues pour sa ligne de jeune homme, catégorie super-légers.

*Simple question de volonté !* avait répondu Jack avec beaucoup d'aplomb.

*Quel sacré menteur ! songea Landy. Il ne risque pas de prendre un kilo si son épouse le nourrit de chips et haricots verts. Je comprends pourquoi il met quatre sucres dans son café, sans*

*oublier les barres chocolatées qu'il stocke dans le tiroir de son bureau.*

Hélios rapporta une panier de pain doré et des bouteilles qu'il posa sur la table. Landy en profita pour l'interroger à voix basse.

– Les gamins en jean, tu les as déjà vus dans les parages ?

Le patron ne se retourna pas. Dans sa profession prendre une commande, appeler les habitués par leur nom, mémoriser leur plat préféré exigeait une bonne mémoire. Il savait où étaient assis ces deux jeunes qui semblaient préoccuper Sylvère.

– Non, jamais. Un problème ?

Les jeunes hommes étaient maintenant plongés dans une grande discussion sans prêter la moindre attention aux autres clients.

– Non, laisse tomber, Hélios. C'est le métier qui déteint.

– Parce que tu crois que je ne m'en étais pas rendu compte, dit le patron qui décapsula les bouteilles puis lança un regard insistant sur la crosse toujours visible. Le jour où tu déniches une femme, il faudra bien que tu renonces à ÇA ! Les deux ne font pas bon ménage dans le lit d'un flic, Sylvère. Allez, bon appétit !

Le patron reparti derrière son bar préparer quelques cafés et des additions.

Landy piqua sa fourchette dans un morceau de viande et ses pensées le ramenèrent à son enquête. Jack ne l'avait pas attendu ; il engloutissait son cassoulet avec un plaisir évident, alternant les coups de fourchettes et les gorgées de coca.

Landy revit le corps sur le tapis, l'arme encore dans sa main.

*Malvalet avait un âge avancé et, même si c'est un corbeau qui l'a poussé au suicide, c'est quand même le vieil homme qui a appuyé sur la détente. Pour Hélène Joras c'est différent. Elle tournait le dos à son agresseur, elle était sans défense. On a affaire à un sale type, j'en suis persuadé.*

Jack jeta un coup d'oeil à son supérieur : sa fourchette posée sur le bord de l'assiette, son regard dans le vague, il comprit aussitôt à quoi il pensait. Depuis quatre ans qu'il était son équipier il connaissait ses manies.

– Pourquoi on n'aurait pas affaire à un tueur en série, chef ?

Landy mit quelques secondes à réagir. Il avait oublié qu'il n'était pas seul à cet instant.

– Parce que les armes utilisées différent. Parce que les victimes ne sont pas de la même classe sociale. Le tueur en série fonctionne sur le mode de la répétition : toujours la même façon d'agir et ses victimes possèdent de nombreux points en commun par exemple : même sexe, même âge ou à peu près, même couleur de cheveux, même lieux fréquentés. Pour dire ça bêtement les meurtres se déroulent à la façon d'un copier-coller.

Jack acquiesça, puis avala une bouchée de haricots. Il n'aimait pas les tueurs en série. Il ignorait pourquoi mais c'était comme ça. Quoique, en y repensant, ce genre de tueur obligeait les policiers à demeurer en alerte durant des semaines, parfois des mois. A la longue cela devenait épuisant.

– Notre tueur va peut-être changer ses habitudes. La journée n'est pas encore terminée.

Jack venait de prononcer les mots qu'il ne fallait pas. Landy lui jeta un regard plein de reproche et repoussa son assiette toujours pleine.

– Je n'ai plus faim.

– Euh... désolé, chef mais...

– Non, ce n'est pas grave, Jack. Finissez tranquillement votre repas.

Jack se pencha en avant et murmura :

– Non, chef, vous m'avez mal compris. C'est rapport aux deux gamins en jean. Vous avez raison, ils sont pas clean : le blond est armé. Il vient de se lever, sa veste a bâillé et j'ai vu une arme glissée dans sa ceinture. Je pencherais pour un petit calibre.

Landy fit mine de se passer la main dans les cheveux et tourna légèrement la tête sur le côté. Les deux garçons avaient quitté leur table pour gagner la sortie. Ils poussèrent la porte vitrée et prirent sur la droite.

Le visage de Landy refléta une certaine incompréhension.

– Ils ne vont pas jouer aux cons maintenant ? Le commissariat est à deux pas d'ici.

Jack eut un bref haussement d'épaules.

– Ils sont peut-être nouveaux dans le quartier ?

– Je t'en ficherais des « nouveaux dans le quartier », gronda Landy en attrapant son blouson.

On y va, Jack !

Les policiers passèrent devant Hélios qui apportaient des tartes Tatin à des clients.

– Hé, vous allez où ?

– On revient ! lui lança Jack qui suivit son supérieur.

Les policiers se retrouvèrent dans la rue déserte.

– Merde, on les a perdus ! s'exclama Jack. Ils n'ont pas pu aller bien loin.

Du regard Landy balaya les magasins de cette rue commerçante. A cette heure-ci ils étaient tous fermés, y compris ceux qui entouraient la fontaine du Dragon. Sauf un !

– A l'entrée de la petite impasse, derrière la fontaine, il y a le tabac et il ne ferme pas le midi.

On fonce !

Les deux policiers n'eurent qu'une quinzaine de mètres à parcourir pour atteindre les larges panneaux publicitaires d'un photographe qui, en débordant sur l'allée, dissimulaient en partie une

carotte rouge. Les deux hommes se rapprochèrent et se collèrent le dos au mur de chaque côté de la porte. Landy sortit son arme.

A l'intérieur du magasin, la vendeuse se faisait bousculer par les deux voyous. Tremblant de la tête aux pieds, elle sortait les billets et les pièces de la caisse enregistreuse et les jetait dans un sac en tissu. Son visage apeuré amusait le voyou aux cheveux blonds qui ne cessait d'agiter devant elle un poing fermé menaçant.

– Grouille-toi la meuf, ou j'te cogne. Et t'oublie pas un seul biffeton !

Son complice en avait profité pour remplir son sac à dos de cartouches de cigarettes et de jeux de grattage. Fier de lui il brandit son butin.

– J'ai piqué des clops. T'as fini, mec ? Vite, on s'tire !

Il fut le premier à franchir le seuil et Jack le cueillit d'un superbe crochet au menton. Le blond arrivant à son tour esquissa un geste vers sa ceinture mais Landy lui appuya son arme sur la tempe.

– J'ai le doigt sur la gâchette. Tu lèves les bras ou tu es mort !

Le blond leva les bras et Landy le soulagea de son arme.

Menottés, les deux garçons furent allongés à plat ventre sur les pavés et Landy utilisa son mobile pour demander de l'aide. Quelques minutes plus tard, des agents arrivés en nombre embarquaient les voleurs pour les emmener au commissariat.

*On a fait du beau travail*, se félicita intérieurement Landy avant de se tourner vers son adjoint et de le tancer vertement :

– Qu'est-ce qui vous a pris de le cogner ? Vous ne pouviez pas sortir votre arme au lieu de jouer le Rocky de banlieue ?

Jack grimaça en regardant sa main ensanglantée :

– Putain, il aurait pu se raser ce con, il a le poil dur. Vous avez vu dans quel état il m'a mis ? (Il exhiba ses jointures égratignées.) J'ai oublié mon arme dans mon imper au bureau. Ça m'est sorti de la tête quand j'ai enfilé mon blouson pour aller chez Hélios.

– Votre imper ? Ça fait huit jours qu'on n'a pas vu une goutte de pluie. Vous êtes sûr que vous tournez rond, Jack ?

Du coin de l'oeil Jack aperçut un épais nuage en train de recouvrir le soleil. Il préféra s'abstenir de répondre et chercha un mouchoir dans sa poche pour panser sa main blessée.

Pendant ce temps, dans le bureau de tabac, une policière reconfortait la vendeuse, très éprouvée par son agression, et qui ne cessait de trembler.

– Tout va bien ? s'inquiéta Landy en s'engageant dans l'encadrement de la porte. Je peux appeler un médecin, elle a eu sa part d'émotion pour la journée.

– Ça ira, répondit la policière. J'ai téléphoné au propriétaire, il habite un peu plus loin et il arrive pour s'en occuper ; ensuite je rejoindrai le poste. J'ai relevé son identité, elle s'appelle : Anaïs Teunant, et elle passera demain matin pour sa déposition. Je lui ai dit que ce n'était pas urgent.

– Vous avez bien fait, dit Landy qui lança un dernier regard à la vendeuse.

La rue ayant retrouvé sa tranquillité, les deux policiers repartirent vers le bar d'Hélios ; ils croisèrent le propriétaire du tabac qui se hâtait vers sa boutique.

– Ne vous inquiétez pas, tout va bien ! le rassura Landy en montrant sa carte tricolore. Puis, tandis que l'homme s'éloignait, il laissa tomber, l'air rêveur :

– Vraiment jolie la vendeuse.

– Vraiment trop jeune pour vous, lui rétorqua Jack. Bon, on se fait une tarte aux pommes ? Je la mangerai avec les doigts. Je ne peux plus tenir un couteau mais j'ai encore faim.

\* \* \*

Après avoir quitté Florent Marin et Moussaillon, Suzie avait regagné sa maison. Après une dernière hésitation et se souvenant de l'encouragement de Florent, elle se remit devant son ordinateur et se motiva à voix haute :

– Tu n'as pas le choix, Suzie, tu dois te débarrasser de ce « vilain » le plus rapidement possible. Je suis d'accord avec toi : « ce ne sera pas facile ! » mais Landy et Jack vont t'y aider. Après tout c'est leur boulot. Courage, Suzie, encore quelques chapitres et tout rentrera dans l'ordre.

Assis à son bureau, Landy rédigeait un rapport sur l'intervention menée conjointement avec Jack. Aux dernières nouvelles celui-ci n'avait pas trouvé son arme dans son imper et pensait l'avoir oubliée à son domicile.

– Peut-être dans la penderie quand j'ai échangé mes tennis contre des mocassins. Un de mes lacets avait lâché.

Landy n'en crut pas ses oreilles.

– Rentrez chez vous avant que votre femme ne confonde ce revolver avec un jouet de gosse et qu'elle déclenche une intervention du RAID ! Moi, je vais rendre une nouvelle visite à Fritz Ledain. On ne sais jamais, il pourra peut-être m'en dire plus sur ce marque-page.

Le ciel était chargé de nuages menaçants lorsque Landy gara sa berline devant la maison au bow-window. Rien ne paraissait avoir changé depuis sa première visite chez Fritz Ledain sauf le nœud papillon de l'expert, devenu gris, ainsi que le tartan du pantalon écossais, désormais d'une teinte différente.

*Ledain a opté pour un autre clan !* s'amusa Landy qui n'était pourtant pas un spécialiste des traditions écossaises.

L'expert lui réserva un accueil chaleureux et regretta que ce ne soit pas encore l'heure du thé et des petits gâteaux. Mais Landy préférait ne pas perdre de temps ; il lui expliqua aussitôt le but de sa démarche.

– Je suis désolé de vous déranger de nouveau à l'improviste, monsieur Ledain, mais je serai bref. (Il sortit un bout de carton de sa poche intérieure et le lui tendit.) Je sais que les couleurs représentent le drapeau de l'île Maurice, peut-être pourrez-vous m'en apprendre davantage ?

Ledain regarda avec attention le marque-page.

– L'île Maurice ? Oui, je confirme. Habituellement sous le portrait sont inscrits le nom de



l'auteur, celui-ci est chinois, ainsi que le titre du livre qu'il vient de publier. Vous aurez remarqué que ce sont nos lettres qui ont été utilisées et non les signes chinois traditionnels.

– Franchement non, je n'ai jamais été doué pour les langues.

Ledain secoua la tête :

– Je regrette, je ne peux pas vous être utile.

– Tant pis. (Landy reprit le marque-page.) Je vous remercie monsieur Ledain et je n'abuse pas davantage de votre amabilité.

Les deux hommes se dirigèrent vers le couloir tout en échangeant quelques mots. Landy avoua que cette enquête lui laisserait un mauvais souvenir.

– J'ai déjà eu des difficultés pour clore une enquête mais celle-ci est la pire de toutes.

– Croyez-bien que je compatis, lieutenant, dit Ledain qui posait la main sur la poignée de la porte d'entrée quand un fait lui revint à la mémoire : A propos ! En discutant ce matin avec un ami par téléphone, nous en sommes venus à parler de John Grifall. Figurez-vous que mon ami appartient à un club d'auteurs amateurs et, au cours d'une conversation avec des amis, il a appris que l'un des livres de cet auteur avait été acheté par un habitant de Saint-Villars. Oh, cela remonte à quelque temps déjà. (Ledain ouvrit la porte ; dehors la pluie s'était mise à tomber.) Quel temps désolant ! Voyons, rappelez-vous, c'est ce livre dont vous m'aviez parlé la dernière fois ?

– L'absolu et l'éternité ?

– Absolument. L'acheteur était un certain Antoine Deray, qui a payé un prix très...

– Antoine Deray ? Vous êtes certain du nom ?

L'agitation que manifestait Landy amusa l'expert.

– Tout à fait. Il me semble que cette information vous intéresse ?

– Plus que vous ne l'imaginez, monsieur Ledain. Merci, vous m'avez été TRÈS utile.

Dehors la pluie tournait à la forte averse mais Landy s'en fichait totalement. Ledain vit le policier, tête nue et le blouson entrouvert, regagner sa voiture sous un déluge, et s'y engouffrer.

*Il a oublié de me saluer avant de partir, songea Ledain qui regarda la voiture démarrer. Si la météo n'avait pas annoncé du mauvais temps je serais allé visiter l'exposition Manet au musée Victor Hugo et le lieutenant aurait trouvé porte close. C'eut été vraiment regrettable pour lui. (Il leva la tête pour observer le ciel d'un gris menaçant.) Je pourrai faire une nouvelle tentative demain en début d'après-midi ? Pourvu qu'il ne pleuve pas toute la semaine.*

Surexcité par la nouvelle qu'il venait d'apprendre, Landy se sentait l'esprit en ébullition. Il enclencha le « deux tons » afin d'éviter de provoquer un accident de la circulation et conduisit en se focalisant sur les derniers éléments.

*Sacré Ben ! S'il ne s'était pas souvenu de ce cambriolage chez Antoine Deray je n'aurais pas*

*fait le lien avec l'info que Ledain vient de me donner. Je serais même carrément passé à côté. Quand je pense que ce fichu bouquin est le point commun de tous ces décès. Mais pour quelle raison ? Ah, saleté de question. On est certain que Garini n'a jamais cessé ses cambriolages mais alors pourquoi cette perquisition n'a rien donné ? ... Jack ! Mais oui. Pourquoi je ne l'ai pas écouté quand il parlait d'une planque de Garini pour abriter le produit des vols ? On a sûrement loupé un détail au cours de cette enquête, on n'en loupera pas un seul de plus.*

Sitôt rentré au commissariat, Landy réunit ses hommes dans la modeste salle de réunion et les interpella vivement :

– Dès le début de cette enquête, nous avons découvert qu'un livre reliait Malvalet à Hélène Joras et hier, Ben a établi un lien entre Mathias Garini et un certain Antoine Deray à cause d'un livre volé au cours d'un cambriolage. Depuis une heure j'ai la confirmation qu'il s'agit du même satané bouquin, écrit par Grifall. Alors je vous pose la question : qu'avez-vous fichu pendant la perquisition chez Garini pour qu'on en soit toujours au point mort ? Sa veuve ne sait rien ? Admettons. Et les voisins que vous avez questionnés ? Eux non plus n'ont rien vu, rien entendu qui les intrigue. On a affaire à une congrégation de sourds-muets ou je dois en déduire que mes flics sont des incapables ? Ce n'est pas parce qu'il s'agit d'un coin résidentiel qu'il n'existe pas un voisin jaloux de la réussite de Garini ou une commère qui propage ses habituels ragots. Alors... J'attends !

Surpris par le coup de colère de leur supérieur, les policiers s'agitèrent, mal à l'aise.

– C'est-à-dire que Garini et sa femme ne se mêlaient pas aux autres habitants, dit l'un d'eux. A part un bonjour ou un bonsoir à l'occasion.

– C'est vrai que dans ce quartier, il y a surtout des cadres, des médecins et aussi un notaire, expliqua une policière prénommée Elsa. Garini détonnait dans le paysage, ses voisins évitaient de le côtoyer.

Elle fit signe à un collègue qui se raidit.

– Seul le médecin retraité est sorti de son jardin pour bavarder avec Kamel.

– Passionnant, maugréa Landy. Donc ce médecin ne redoute pas de s'adresser à un policier un peu bronzé. Quoi d'autre ?

Elsa agita la main.

– Non, lieutenant, ce que je veux dire c'est que le retraité avait un papier à la main et qu'il l'a donné à Kamel.

Kamel fusilla sa collègue du regard avant de se résoudre à prendre la parole :

– Il a fait allusion aux cambriolages qui s'étaient parfois produits dans son quartier. J'ai cru qu'il allait protester qu'on ne faisait pas notre boulot et qu'on négligeait la sécurité des retraités. C'est une rengaine qu'on nous sort souvent.

– Il vous a filé une information intéressante, oui ou non ? s'énerva Landy qui se demandait où le policier voulait en venir.

– C'est-à-dire que sur le coup j'ai pas pensé que... (Kamel sortit un feuillet du fond de sa poche.) C'est le numéro d'immatriculation d'une voiture qu'il avait aperçue près de chez Garini. Il la voyait pour la première fois. Elle était en mauvaise état avec des pneus usés et des traces de rouille sur la carrosserie. En plus, c'était un modèle français de faible cylindrée. C'est là qu'il a parlé d'un cambriolage qui aurait pu se préparer dans son quartier.

Un autre collègue reconnu qu'il y avait surtout de grosses cylindrées étrangères garées devant les maisons :

– On se serait cru au salon de l'automobile de Francfort.

Et les autres policiers approuvèrent.

Landy avait récupéré le feuillet ; il lut le numéro à voix haute et précisa :

– Je veux tout savoir sur cette voiture et, quels que soient les renseignements que vous pourrez obtenir, je les veux : Maintenant !

Landy n'eut pas un mot de plus à dire ; les policiers se dispersèrent dans les bureaux et s'organisèrent par équipe de deux, l'un s'occupant des recherches sur ordinateur, l'autre se plongeant dans les dossiers. Un certain silence s'installa au rez-de-chaussée du commissariat.

Jack n'avait mis qu'une cinquantaine de minutes pour effectuer le trajet jusqu'à chez lui et récupérer son arme, tombée par mégarde dans une boîte à chaussures. A son retour, il fit une halte devant le distributeur de café et s'étonna de ne pas y retrouver Kamel et Jean-Loup. Au poste, chacun ayant ses habitudes, les trois hommes aimaient profiter de cette pause – il approchait seize heures – pour discuter football entre passionnés.

Son gobelet rempli de café chaud à la main, Jack déambula dans le couloir aux portes fermées et croisa Jean-Loup, les bras chargés d'un lourd classeur.

– Qu'est-ce qui se passe, j'ai raté quelque chose ?

Son collègue se contenta d'un hochement de tête et se hâta de regagner son bureau.

– Hé, te barre pas ! Tu peux m'expliquer ce qui...

Jack ne put terminer sa phrase, la voix de Landy retentit à travers tout le rez-de-chaussée :

– Jaaack ! Qu'est-ce que vous foutez, bon sang ?

En rejoignant son supérieur, l'adjoint faillit répéter la phrase qu'il venait d'utiliser, sans résultat, avec Jean-Loup : *J'ai raté quelque chose ?* Le visage de Landy lui en ôta l'envie.

Heureusement, Jack était parfois capable d'avoir une idée fulgurante qui lui simplifiait la vie ; dans de trop rares occasions il le reconnaissait lui-même.

– Vous êtes allé chez l'expert et il vous a filé un scoop, c'est ça ? Ne me faites pas languir, chef !

– Ledain m'a appris que Deray avait acheté ce fichu livre de Grifall, celui qui nous intéresse ; Ben ne se rappelait plus du titre mais il n'y a aucun doute c'est bien celui-là. Et Garini l'a volé durant le cambriolage chez ce Deray, Ben avait raison sur ce point. Quant au marque-page, Ledain n'a rien pu me dire mais nous savons, grâce à vous, Jack, qu'il relie Garini et Malvalet.

Jack était ravi. L'enquête semblait, enfin, avancer et il y était pour quelque chose. Il en profita pour oser une question. Du pouce, il indiqua le couloir désert.

– J'ai raté quelq... Il y a un problème ?

– Hier, un voisin de Garini a donné le numéro d'une voiture suspecte à Kamel. J'attends d'en savoir un peu plus.

Landy terminait sa phrase quand Kamel poussa la porte du bureau.

– Le numéro correspond à une voiture qui a fini à la casse il y a trois mois. Garini a dû se débrouiller pour voler le même modèle et changer la plaque minéralogique, c'est facile à faire. Pour la planque, on cherche un garage, il n'y a rien de mieux pour cacher une voiture maquillée et entreposer des objets volés. Elsa pense qu'on aura plus de chances avec les garages loués de la main à la main par des propriétaires peu regardant. On est en train de vérifier nos listes. (Kamel prit un air penaud.) Je regrette de m'être montré négligent.

– Ça ira pour cette fois. Tenez-moi au courant dès que vous avez du nouveau !

Le policier parti, Jack tendit son café à son chef.

– Buvez ça, vous en avez besoin. Vous avez l'air énervé.

Enervé, Landy l'était vraiment. Il avala le café d'un trait et fit la grimace :

– J'ai horreur du café sucré, Jack, vous croyez que vous arriverez un jour à vous en souvenir ? Oh mais j'y pense : vous avez retrouvé votre arme ?

– Oui, chef. (Et comme Landy soulevait des sourcils interrogatifs:) Ma femme était partie à son travail, elle remplace une collègue malade ces jours-ci.

Landy et son adjoint décidèrent de s'occuper des deux jeunes voleurs qui avaient perturbé leur repas chez Hélios. Leur audition et les procès-verbaux à établir rempliraient le reste de l'après-midi. Sauf que les choses ne se déroulèrent pas ainsi.

Une trentaine de minutes plus tard, Kamel, accompagné d'Elsa, était de retour dans le bureau de Landy. Leurs visages réjouis ne laissaient planer aucun doute, ils apportaient une bonne nouvelle.

– Nous avons pu obtenir deux noms de propriétaires qui louent des garages au noir, annonça Kamel. Comme ils avaient eu maille à partir avec la police récemment, leurs numéros de mobile étaient mentionnés dans les dossiers. On a pu les contacter sans difficulté.

– L'un des deux, Clément Bresvin, poursuivit Elsa, a reconnu qu'il louait un garage à Garini. On a l'adresse et Bresvin nous attend sur place avec un double des clés.

Jack se montra surpris.

– Le type vous a avoué ça spontanément ? C'était son jour de bonté alors.

Kamel parut embarrassé et c'est Elsa qui répondit :

– Kamel a su trouver les bons arguments pour le convaincre de nous aider.

– C'est du bon boulot, coupa Landy. Jack, vous montez nos deux voleurs au premier étage,

nos collègues vont se charger d'eux. Et qu'ils ne râlent pas en disant qu'ils font encore des heures sup. Je vous attends ici avec Elsa et Kamel, ils vont nous accompagner pour une perquisition de flagrance.

Pendant que son adjoint s'exécutait, Landy prit son arme dans un tiroir et attrapa son blouson. Après s'être débarrassé de ses deux encombrants voleurs, Jack embarqua avec Landy dans sa voiture ; Elsa et Kamel les suivraient dans une voiture de police.

Dehors s'il ne pleuvait plus, le ciel laissait entrapercevoir de lourds nuages qui pouvaient se déverser à tout moment.

*Ledain a raison : c'est un temps désolant,* songea Landy qui éprouva une certaine satisfaction à l'idée que la perquisition à venir ferait avancer son enquête et permettrait, peut-être, enfin de la clore. *J'espère que je ne suis pas trop optimiste ?*

Les deux voitures traversèrent les rues de Saint-Villars où les averses avaient provoqué de grosses flaques d'eau que les égouts ne parvenaient plus à absorber. Sur les trottoirs, des piétons en imperméable se hâtaient pour attraper l'autobus et rentrer chez eux au plus vite tandis que d'autres, enfouis sous leur parapluie semblaient avoir perdu tout espoir d'échapper à une prochaine ondée.

*Le déluge n'est pas fini,* songea Landy en voyant le ciel s'assombrir à nouveau. *Si la pluie pouvait attendre qu'on ait terminé ? Mais je ne crois pas que mon souhait sera exaucé.*

Assis à côté de son supérieur, Jack jeta un coup d'oeil à sa montre. Sa femme lui avait demandé de ne pas rentrer tard afin de l'aider à préparer un repas d'anniversaire pour cinq personnes. C'était mal parti.

*Et d'abord elle m'a «intimé» l'ordre de ne pas traîner au bureau,* pensa Jack, exaspéré. *Tout ça pour faire plaisir à papa et maman et à son débile de frère qui fête ses trente-deux ans. Il n'aurait pas pu venir au monde un vingt-neuf février ? Il ne m'aurait gâché la soirée que tous les quatre ans.*

La berline beige et le véhicule de police empruntèrent une départementale pour rejoindre la banlieue de la ville et leur course prit fin au pied d'une H.L.M. où un homme les attendait faisant les cent pas devant une rangée de garages.

Un parapluie replié sous son bras, il s'avança vers les policiers qui descendaient de voitures.

– Vous êtes monsieur Bresvin, le propriétaire du garage ? s'enquit Kamel en montrant sa carte.

– Oui. Vous voyez je suis venu tout de suite vous apporter mon aide. Tenez, voici la clé ! (Kamel la prit.) C'est bien la preuve de ma bonne volonté. J'espère que vous en tiendrez compte si je dois passer devant le juge. Je n'ai rien à voir avec ce Garini, c'est à peine si je le croise une fois par mois quand il vient paye...

– C'est bon, Bresvin, ça ira, l'interrompit Landy qui fit signe à Kamel ; le policier introduisit la clé dans la serrure et fit basculer la porte du garage.

Jack et Kamel allumèrent leurs torches et balayèrent l'intérieur du local. Ils découvrirent une voiture correspondant au véhicule recherché puis, en s'avançant, Jack aperçut des cartons entassés au fond du garage. Il ouvrit le premier à portée de main et, écartant du papier journal, en sortit un calice en or.

– On vient de décrocher le gros lot, chef !

Landy s'approcha à son tour et acquiesça.

– Beau boulot ! Allez, les gars, on récupère les paquets cadeaux et on rentre au bercail.

Les policiers arrivèrent au parking du commissariat sous une nouvelle averse. Sitôt les voitures garées, Elsa et Kamel s'emparèrent des cartons déposés dans les coffres et les emportèrent dans leurs locaux. Landy fit signe à Jack de ne pas les suivre.

– Rentrez chez vous, vous êtes attendu pour cette soirée anniversaire. Et dites à votre femme que je suis désolé de vous avoir retenu si longtemps. Passez une bonne soirée, Jack !

Jack monta dans sa voiture sous une pluie de plus en plus serrée. Tandis qu'il mettait le contact et allumait ses feux de croisement, il songea aux derniers mots de Landy : « Bonne soirée ! » Et le visage de son beau-frère lui revenant à l'esprit, il maugréa :

– J'aime pas l'humour de mon chef.